

1943-44... Il était maquisard en Dordogne...

Robert Sudey n'est qu'un exemple parmi d'autres, souvent restés des « sans grade » qui auront consacré une partie de leur jeunesse à lutter pour que vivent nos idéaux de paix !

D'origine paysanne, répondant à l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle, il voulait se rendre utile à une cause juste : la défense de sa patrie... Elle justifiera son engagement.

Ma guerre à moi...
...Résistant et maquisard en Dordogne



Robert SUDEY
Décal'âge Productions

En préambule...

En ce début d'année 1943, comme quelques autres, le Périgourdin Robert Sudey s'est fixé un objectif, celui de bouter l'occupant nazi hors de notre territoire. Ils seront quelques-uns avec lui à rejoindre rapidement le maquis dans les environs de Thiviers et de Sorges et à devenir des **maquisards**.

Définis comme des groupes de résistants français à l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre Mondiale, les maquisards se cachaient dans des régions peu peuplées, forêts ou montagnes. L'expression « prendre le maquis », d'origine corse, signifiant se réfugier dans la forêt pour se soustraire aux autorités ou à une vendetta, ceux qui prenaient le maquis deviendront donc pour l'occasion des *maquisards*.

Souvent réfractaires au S.T.O (*le Service du Travail Obligatoire*) et peu enclins à aller travailler en Allemagne pour y conforter une machine de guerre hitlérienne déjà au faite de sa puissance, épris d'idéal patriotique, ils constitueront en 1944 une force d'appoint non négligeable pour la Résistance.

Dans un ouvrage qu'il vient de publier chez Décal'Age Productions (www.decal-age-productions.com) : *Ma guerre à moi... Résistant et Maquisard en Dordogne*, Robert Sudey ne mâche pas ses mots à l'examen des statistiques évoquant le nombre des résistants repris dans les différentes publications consacrées à ces combats livrés contre l'occupant. Plus, pour lui, des escarmouches que de véritables combats car comment auraient-ils pu lutter contre de telles divisions avec le peu de moyens dont ils disposaient. « Je continue encore aujourd'hui, commente-t-il avec un brin d'humour, à me demander comment se fait-il qu'avec autant de moyens en hommes, on ait attendu

aussi longtemps pour fiche les Allemands dehors ! »

Il n'a que dix-sept ans et demi...

Lorsqu'il s'engage dans les rangs du 27^{ème} bataillon des Chasseurs Alpains à Annecy, en mars 1942, Robert n'a que dix-sept ans et demi. « J'étais d'autant plus motivé que nous venions de perdre mon frère qui avait été tué en 1939. Certes, avoue-t-il, je serais plutôt parti pour les colonies et l'Outre-Mer rejoindre les unités placées sous le commandement du général Leclerc... mais, puisque mes copains étaient tous au 27^{ème} BCA, je me suis laissé faire sans le regretter ».

Le 27^{ème} BCA est déjà, à l'époque, un creuset d'individualités qui laisseront une trace dans l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale, certains s'illustrant au célèbre plateau des Glières au péril même de leur vie.

Avant de rejoindre le Périgord et de s'illustrer dans les maquis, l'homme acquiert tous les rudiments de ce qui lui sera par la suite utile, se passionnant notamment pour le maniement des armes d'assaut. « On nous obligeait à garder une pipe ou un morceau de bois à la bouche car, garder celle-ci ouverte, présentait un risque lors d'une déflagration de grenade ».

A quoi tiennent les choses et le destin ? Robert Sudey sera à deux doigts de participer à une expédition partant sur Toulon mais, hélas, après une attente de quelques heures en gare d'Annecy, son régiment sera contraint de regagner la caserne sans que les jeunes gens participent aux combats. Un affrontement qui marquera une page de l'histoire puisque, à Toulon, la flotte de l'amiral François Darlan se sabordera. On imagine sans difficulté la frustration ressentie par tous ces jeunes à l'idée de renoncer à un tel affrontement.

Puis en mars 1943, c'est le Périgord !

Alors qu'il était jusqu'alors chargé du ravitaillement du plateau des Glières, il accepte de gagner le Périgord où son père est malade. Au printemps 1943, la situation exigeait que l'on crée dans le Sud-Ouest un noyau de combattants où il tiendra bientôt toute sa place aux côtés de plusieurs autres dont quelques centaines de légaux prêts au combat. Résistants réservistes, ces légaux n'étaient pas considérés comme des maquisards à part entière ; ils n'attendaient que l'occasion de s'illustrer. La plupart attendront du reste juin 1944 et le débarquement des Alliés en Normandie pour participer activement aux actions.

On l'ignore souvent, cette vie de maquisard qu'il évoque avec force détails, était principalement axée autour de la recherche de nourriture, de l'entretien des armes et, évidemment, de l'organisation des actions armées. Des actions comme celle qui vaudra à certains autres FTP de participer à ce que l'on a appelé « l'embuscade de Brantôme » fin mars 1944. Avec son ami Marcel Larocque qui avait sous ses ordres un bataillon de Francs Tireurs et Partisans (FTP) de quelques huit cents combattants actifs, il n'est pas avare de reproches sur ce que les deux hommes estiment être une bavure. Qui peut dire, effectivement, ce qui se serait passé si ce mitraillage à Brantôme n'avait pas eu lieu. Sans doute des dizaines de vies auraient-elles pu être épargnées !

« Il est vrai, précise Robert quand il évoque le maquis auquel il appartenait et leurs pitoyables conditions de vie, que la présence de l'eau était primordiale. L'ennemi qui cherchait à nous localiser n'a pas fait preuve de beaucoup de jugeote car s'il avait voulu que ses recherches soient couronnées de succès, il aurait été simple de chercher à nous localiser en ratissant tous les endroits situés à proxi-

vaient tout un arsenal. On avait mis à notre disposition des fagots destinés à préparer les balises de repérage. Il fallait que les bêtes fassent vite, il fallait aussi ne pas trop vite mettre le feu aux fagots disposés en faisceau pour ne pas alerter les Allemands et que ces derniers ne capturent pas les volontaires. Chacun des groupes étaient composés d'une trentaine de gars (maquisards et légaux)... Nous ne parlions pas entre nous et étions respectueux des directives qui nous étaient données, se rappelle l'intéressé. Nous avions à obéir et nous devons même souvent *deviner* ce que l'on attendait de nous ! Être à même d'employer les mots clés que l'on entendait aussi dans les messages radio et en comprendre le sens ! Je me souviens de la femme, agent de liaison, qui se déplaçait à vélo et qui avait en charge pas mal d'aspects de l'opération. Une braconnière émérite ! » plaisante-t-il.

Robert SUDEY, avec les bêtes, était parfaitement dans son élément. « Il fallait, se rappelle-t-il, savoir les lier en sachant placer dans l'attelage le boeuf qui tirait à gauche et savoir les mener. Et puis, dit-il avec malice, elles n'obéissaient pas au premier venu ! Nous avons donc été préparés pendant quelque temps avant que les parachutages ne commencent et j'avais pu les approcher deux jours auparavant ».

Il est facile de mesurer ce que tout cela supposait comme organisation. Car une fois les largages de containers effectué, il convenait après coup de nettoyer l'espace pour que les Allemands ne repèrent rien !

Avec le corps franc mobile du commandant Marc, il participera à une opération analogue à Champs-Romains, quelques jours après le débarquement de Normandie en juillet 1944. Des containers très lourds devront à l'occasion être hissés sur des charrettes tirées par des bœufs. Ces envois permettront aux combattants de l'ombre de se ravitailler en fusils anglais ou canadiens (30), en revolvers colt, en mitraillettes STEN, en fusils mitrailleurs, en carabines américaines, en grenades offensives et en munitions supplémentaires de grande quantité.

Jusqu'au péril de sa vie, celui qui deviendra « l'homme aux tendons de chien » résistera...

24 août 1944, si Périgueux a retrouvé sa liberté depuis quatre jours et qu'elle a été libérée sans aucun coup de feu, les Allemands tiennent encore nombre d'agglomérations importantes. Angoulême, dans les Charentes, fait toujours partie des localités occupées et, avec le concours de 5.000 hommes, tout avait été réquisitionné : camions, autobus, voitures à gazogène ou à essence, motos. L'objectif est clair :



il convient d'empêcher les Allemands d'atteindre la poche de Royan. « Le 21 du mois, raconte-t-il, je reçus l'ordre de me rendre à la barrière du Toulon avec mon groupe où un camion bâché nous attendait. Il fallait ne pas perdre de temps et se lancer à la poursuite de ceux auxquels nous devions des mois et des mois d'oppression ». Celui qui l'a encadré quelque temps : le commandant Marc et que ce dernier présente dans un ouvrage autoédité comme "l'Homme aux tendons de chien" s'exposera lors des combats à venir au danger ! C'est dans les carrières de Sainte Catherine, sur la route d'Angoulême, que Robert Sudey côtoiera la mort, manquant de perdre la vie à cause d'un obus lancé par l'ennemi. Gravement blessé au bras gauche, soucieux de stopper l'hémorragie en s'aidant d'un foulard en tissu de parachute, il devra à l'intervention pleine d'a propos d'un éminent chirurgien alsacien le professeur Fontaine de ne pas perdre son bras et d'éviter l'amputation de son membre. Grâce à une greffe miraculeuse de tendons de chien prélevés sur un chien errant et opérée dans des conditions aussi miraculeuses et sans de gros moyens au centre de Clairvivre... et bien que souffrant longtemps de troubles trophiques, il parviendra même à recouvrer l'usage de celui-ci et, après la guerre, d'occuper un emploi aux ateliers de la SNCF. A titre anecdotique, Robert Sudey précise à propos de journées qu'il pensait être les dernières à vivre : « Je ne devais pas être le seul à croire à une issue fatale », plaisante-t-il aujourd'hui. En effet, si l'on observe attentivement le diplôme qui lui a été remis après coup, on s'aperçoit qu'il a été daté du 5 septembre 1944, soit douze jours après qu'il ait été évacué sur l'hôpital dans un sale état. Les autorités militaires avaient-elles déjà dans l'idée de rendre un hommage posthume au maquisard trépassé sans attendre davantage ? Il est vrai, comme il le précise dans son ouvrage, que beaucoup le croyaient déjà mort ...



Autour du professeur FONTAINE, au centre avec lunettes et moustaches, toute l'équipe du centre de Clairvivre en Dordogne.

« J'avais perdu beaucoup de sang, et sans doute aussi connaissance. J'apprendrai du reste par la suite que le bruit avait couru que j'étais mort et que j'avais même fini à la morgue de l'endroit ».

Au fil des années, l'envie de témoigner est devenue plus forte

« On a dit tellement de choses, donné tellement de précisions, se plaint-il dans son livre, affirmé ou déformé tellement de faits, que l'on ne peut comprendre pourquoi je me montre ainsi autant précautionneux à l'énoncé de telle ou telle affirmation. J'ai trop été écœuré en lisant des ouvrages dont la vérité est éloigné de la réalité au point qu'il m'est arrivé de refuser d'associer mon nom à tel ou tel article de presse où la vérité aurait pu être sujette à caution. Et puis ces faits d'arme que certains baptisent du nom de combats, je les apparente plutôt à des escarmouches voire des guérillas ! Comme le dit Marcel Murat, un ancien FTP du groupe Soleil, il fallait faire très vite et en moins de trois minutes vider un chargeur et se replier ».

Ce qui est sûr, c'est que la Nation reste redevable à beaucoup de ces hommes de s'être livrés sans compter pour que notre pays reste libre. Peu d'entre eux ont vu leur engagement reconnu et obtenu une distinction honorifique. Robert Sudey, lui, devra attendre... 1997 pour se voir décerner une médaille militaire.

Le devoir de mémoire implique des échanges avec les plus jeunes...

Robert Sudey, à chaque fois qu'il le peut, répond aux sollicitations. Il faut faire en sorte que les jeunes générations sachent qui étaient ces hommes, maquisards et résistants, et que l'on ne les oublie pas. Jamais ! Il se rend ainsi régulièrement dans les écoles proches de son domicile pour répondre aux questions des plus jeunes qui, vivement intéressés par de tels témoignages, apprécient d'échanger avec lui. Pour la deuxième année de suite, il a répondu à une invitation de se rendre dans une classe de fin d'études primaires pour parler de ses années de lutte. (Photo ci-dessous prise à l'Ecole du Toulon à Périgueux).



Photo Sud-Ouest, A. Bernard